

LES AVENTURES D'ACE BURTON 6 - ET IL MORDIT A L'APPOINT...

Par Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

« Alors, conclut Antoine Bourdon, vous serez vraiment prêt à tout pour la retrouver ? »

- Ramenez-la par tous les moyens, répondit le client, je vous paierai le prix qu'il faudra.
- Bien...

Antoine Bourdon se leva, en prenant garde dans la pénombre ambiante de ne pas faire vaciller l'une des nombreuses piles de dossiers qui encombraient son bureau, et raccompagna M. Seul à la porte.

- Je peux vous poser une question ? demanda ce dernier en regardant la vieille porte en bois.
- Faites toujours.
- Pourquoi cette pancarte, M. Bourdon. « Ace Burton, *private eye* », lut-il. C'est un pseudonyme, c'est ça ?
- Mmmm... En quelque sorte.

Il préférait ne pas s'étendre aujourd'hui sur la nécessité — selon lui — d'angliciser son nom quand on appartient au milieu des détectives privés. Son nombre de propositions d'affaires en avait été grandement augmenté — hélas, il n'en avait pas vraiment été de même du nombre de cas résolus.

- Allez, je vous tiens au courant pour votre femme, ajouta-t-il en refermant la porte.

Antoine Bourdon était pressé d'éteindre les dernières lumières pour parfaire l'obscurité, et d'aller s'allonger sur le canapé. Avant de pouvoir s'étendre, il en ôta maladroitement quelques papiers poussiéreux (plusieurs mois de loyers impayés, des factures de Dieu-sait-où, des lettres de menace de clients mécontents, des dossiers d'enquêtes en cours ou inachevées, des articles de journaux découpés à la va-vite...)

« Ah », soupira-t-il.

Sa tempe droite battait sur un rythme effréné. Ace Burton avait du cœur, mais dans la tête. C'était sa sixième crise migraineuse du mois et sa boîte de paracétamol était vidée depuis la précédente. Son médecin refusait de lui donner un autre traitement et Antoine pensait sérieusement à en changer. (Il ignorait que cette idée était récurrente dans les rêves les plus fabuleux du Dr. Bernard, qui n'en pouvait plus de ce détective migraineux qui « omettait » toujours de le payer). L'affaire de monsieur Seul allait devoir attendre quelques heures...

Pendant ce temps, quelque part dans un train, une femme élégante replace ses cheveux sous son foulard. Derrière ses lunettes de soleil, des larmes coulent le long de pommettes délicates. Madame Seul est partie pour ne jamais revenir, mais avec un recul de six cents kilomètres, son mari lui manque. Le mot qu'elle lui a laissé à la hâte (« je suis partie au marché ou à la banque, ne

m'attends pas, il reste du poisson avec du riz, je t'aime, ne m'attends pas je vais revenir ») aurait laissé tout amateur de finesse sur sa faim. Par chance, monsieur Seul n'en faisait pas partie.

— Encore ? s'étonna M. Seul au téléphone. Mais que diable faites-vous avec mes billets de cent euros depuis deux jours ? Vous les mangez ?

— Je travaille, je... je cherche, expliqua Ace Burton.

— Vous pensez être sur une piste ?

— C'est ça, voilà. Vous avez bien dit que vous y mettriez les moyens, non ?

— Oui, enfin, j'ai aussi demandé des résultats.

— Ca n'est pas du garanti ou remboursé, mais je fais mon possible pour retrouver votre dame. Après, si vous n'êtes pas satisfait... ajouta Ace avec tous les sous-entendus dont peut être capable un détective qui veut se faire payer.

— Non, non, corrigea rapidement le client. Bon, je les dépose comme d'habitude...

— C'est ça, dans la boîte aux lettres. Merci bien.

Et il raccrocha.

Cette affaire était décidément une aubaine. Les amoureux sont toujours prêts à donner une fortune pour retrouver leur dulcinée.

Il n'était pas encore tout à fait sûr de ce qu'il était en train de faire, mais une forme de plan se précisait dans son esprit embrumé. Sa migraine semblait lui avoir donné une lucidité tout à fait insoupçonnée jusqu'alors. Encore une ou deux comme celle-là, et il pourrait s'attaquer aux dossiers « affaires en cours ». Pour s'en féliciter, et peut-être précipiter une crise migraineuse, il se servit un petit verre de cognac.

Le lendemain, assis à la terrasse du café de la gare, Antoine Bourdon tremblait en cherchant son porte-monnaie. Une fois n'est pas coutume, ce n'était pas seulement la privation d'alcool ou de caféine qui était en cause, mais également un manque certain et cruel de sommeil.

L'appareil photo Minolta en bandoulière, il restait assis à la table la journée entière depuis trois jours, ingénieusement déguisé en détective puisque, répétait-il à qui voulait l'entendre, « les détectives sont censés s'habiller comme des gens normaux, donc si je m'habille en détective... » (Pour le reste, il laissait la phrase en suspens et faisait des moulinés avec les bras, que son interlocuteur pouvait interpréter comme bon lui semble, généralement avec un sourire entendu). Lorsqu'il partait le soir, il payait ses trois consommations de la journée avec un billet de cent euros.

Le café n'était pas une piste, un indice ou un lieu où la femme reviendrait fatalement, c'était beaucoup plus que ça : une source d'inspiration.

Pour Thierry Frethun, être le patron du « café de la gare » n'était pas une vocation, une histoire de famille ou un métier qui gagnait bien, c'était beaucoup plus que ça : l'occasion de trouver des sujets de conversation aux réunions du syndicat des buralistes régionaux qu'il présidait. Cela faisait maintenant trois jours qu'il rédigeait mentalement sa note pour la réunion de ce soir. Actuellement, les idées principales tournaient autour du thème des détectives privés et de leur absence de monnaie.

« Cela fait maintenant trois jours, songeait-il, qu'un louche individu à la piètre tenue vestimentaire rôde littéralement dans mon café et ne me paie qu'en grosses coupures, à savoir dix fois le tarif respectable de sa consommation. Sa présence *épouvantillesque* fait fuir la plupart des clients, et comme il reste toute la journée devant ma vitrine, mes revenus se sont fort *modestis* (M. Frethun, président du syndicat depuis huit ans, offrait à chaque réunion du vendredi son petit lot de néologisme). Je sais que le client est roi et qu'en refuser un, c'est refuser un steak. (Il offrait également quelques maximes marquantes que les syndiqués reprenaient, bien souvent sans en saisir le sens profond — si tenté soit-il qu'il y en ait un). Mais quand le steak donne un mauvais goût au repas, il faut le jeter. Si quelqu'un a une idée pour me débarrasser de cet ersatz de détective, toute proposition sera la bienvenue. »

Le soir même, aucune idée ne lui vint de la réunion. Mais lorsqu'il rentra chez lui, dépité, sa femme lui lut un article de droit des plus passionnants (si tenté soit-il...)

Quand Ace Burton arriva au café de la gare le lendemain, vers neuf heures, armé de son Minolta et d'un sandwich, le patron ne put réprimer un terrible sourire. Le détective commanda une bière pression sans regarder la carte, par ailleurs cachée comme la majeure partie de sa vision, par le rebord tombant de son chapeau.

Le serveur prépara la boisson, puis le patron (au sourire totalement dément) se proposa pour la porter lui-même, exceptionnellement. C'était une très belle journée.

Madame Frethun frémissait. Et si c'était vrai ?

Elle voulait en savoir plus !

Le soir, Ace Burton demanda l'addition de ses quatre consommations et déposa le billet de cent euros que son client lui avait déposé la veille. Le serveur ramassa, débarrassa... et ne revint pas. Le détective patienta quelques minutes puis le vit quitter le café pour rentrer chez lui.

— S'il vous plaît ! l'interpella-t-il. Je crois que... vous avez oublié ma monnaie.

— Apparemment non, monsieur. Le patron m'a dit qu'il la gardait.

— Pardon ?

C'était une intonation interrogative des plus rhétoriques et Antoine entra comme une furie dans le café. Le patron, Thierry Frethun, attendait derrière le bar, un sourire satanique reliant ses deux lobes d'oreilles.

— C'est vous le patron ?

— Tout à fait monsieur. C'est fermé, monsieur, répondit sur un ton ironique Thierry Frethun.

— Je crois que vous avez gardé ma monnaie par inadvertance... C'était un billet de...

— Un billet de cent euros, l'interrompit le patron. Oui, je m'en souviens très bien. Comme depuis quatre jours, d'ailleurs. C'est pourquoi j'ai décidé de lancer dès ce soir une grève d'appoint.

— Une grève d'appoint ? répéta Ace.

— C'est ça. Je ne rends plus la monnaie à partir de maintenant, et jusqu'à nouvel ordre.

— Mais ça n'est pas légal !

— Oh que si ! s'exclama le patron, en brandissant brusquement un papier. J'ai là une copie du décret du 22 avril 1790, article 7... « Pour éviter toute discussion dans les paiements, le débiteur – donc vous – sera toujours obligé de faire l'appoint et par conséquent de se procurer le numéraire d'argent nécessaire pour solder exactement la somme d'argent dont il sera redevable », lit-il. Je ne suis pas obligé de vous rendre votre monnaie. Donc si vous n'avez pas d'autre moyen de paiement, je garde votre billet.

— Je... commença Ace. C'est honteux !

Il n'avait pas d'autre moyen de paiement puisque sa carte bleue avait été avalée depuis des lustres par un distributeur automatique, et que son chéquier lui avait été retiré pour des raisons encore obscures de « solde négatif » (en effet, c'était la période des soldes, mais il ne voyait pas bien le rapport — sans argent, il ne pouvait pas travailler, et donc pas gagner d'argent...)

Tandis qu'Ace Burton s'éloignait, le serveur trépigna sur place en admirant le billet. Il venait de réussir un double exploit : faire payer un café, deux whiskys et une bière, cent euros, et se débarrasser de l'épouvantail. Quelle magnifique journée, décidément !

En rentrant chez lui, Antoine Bourdon se précipita dans son frigo et en sortit quelques bouteilles d'alcools divers et variés. Il n'en pouvait plus de boire si peu dans la journée.

Le téléphone sonna, mais il ne décrocha pas. Il devait encore appeler des amis journalistes pour leur proposer un petit fait divers. A défaut de scoop, quand la période est calme, ça leur fait si plaisir...

Madame Frethun regardait les photos. Ca ne faisait aucun doute qu'il s'agissait bien de son mari, en trop charmante compagnie.

Si seulement elle en savait plus ! Il lui fallait reparler à cet homme, mais il était injoignable. Elle n'en pouvait plus d'attendre des réponses aux innombrables questions qui harcelaient son esprit depuis la veille.

Madame Seul avait décidé de rentrer chez sa mère dans deux jours, après quelques journées d'escapade entre deux hôtels sans confort, histoire de préparer son arrivée. Là-bas, il saurait la retrouver s'il l'aimait vraiment, et peut-être pourraient-ils s'expliquer.

Pendant ce temps, monsieur Seul passait ses journées et ses nuits assis dans son vieux fauteuil à se morfondre. Ses recherches n'avaient rien donné : sa femme n'était ni chez sa famille, ni chez ses amis. Il était seul, comme son nom l'y avait toujours prédisposé, et plus triste que jamais.

Le lendemain matin, Thierry Frethun avait enfin retrouvé le sourire sain et naturel d'un homme heureux vivant sans soucis ; mais sa bonne humeur rétrécit comme peau de chagrin lorsqu'il aperçut le détective s'installant une nouvelle fois en terrasse. Il sortit, furibond, fit des gestes de colère auxquels aucune parole ou aucun balbutiement ne réussit à se joindre, puis rentra précipitamment calmer ses nerfs. Les dernières grasses matinées du quartier furent interrompues par le cri qu'il poussa.

Ace Burton demanda au serveur une bière, et rajusta son chapeau avant de viser de son objectif des touristes qui semblaient initialement intéressés par un petit café en terrasse.

Plus tard dans la journée vinrent les deux premiers « vrais clients » (selon les termes du patron). L'un d'entre eux possédait un appareil photo, mais n'avait pas l'air d'un vulgaire détective. Le patron vint prendre leur commande lui-même, pour montrer un peu plus, si besoin en était, son exaspération vis-à-vis d'Ace Burton.

Lorsque les deux clients demandèrent l'addition et payèrent avec un billet de cinquante euros, le patron hésita un court instant puis donna la monnaie à rendre au serveur.

— Ah, bravo ! s'exclama Ace Burton. On leur rend la monnaie, mais pas à moi !

— Qu'y-a-t-il ici ? s'enquit le patron, qui se doutait de cette réaction.

— Je ne sais pas, répondit l'un des deux clients, ce monsieur dit qu'on ne rend pas la monnaie ici.

— Si, si, on la rend, rétorqua le patron en lançant un regard noir au détective. Vous pouvez y aller.

— Ah que non ! Vous êtes en grève, ou vous ne l'êtes pas !

— Je ne suis pas en grève avec tout le monde, je ne le suis qu'avec vous.

— C'est de la discrimination, alors, ajouta sur le ton de la conversation l'un des deux « vrais clients ».

Thierry Frethun ne savait plus quoi dire. Il avait été si content quand sa femme lui avait expliqué cette vieille loi encore en vigueur. Maintenant, s'il continuait uniquement pour Ace Burton, il serait accusé de discrimination ; et s'il arrêta, l'autre passerait encore des jours et des jours ici, à faire fuir le client.

Il n'avait pas vraiment le choix...

— Eh bien, puisque c'est comme ça, je suis en grève avec tout le monde ! Rendez-moi votre monnaie !

— Certainement pas, répondit l'un des deux clients, mais par contre, je vais appeler une équipe. C'est formidable, écoutez : je suis journaliste, je vais faire un petit reportage sur vous et votre grève et dès demain, vous êtes dans le journal télévisé régional.

— Une coïncidence comme ça, ajouta le deuxième client, il faut sauter dessus. Moi, je fais un article écrit et demain vous êtes dans les faits divers de la presse. On va faire une telle pub à votre café que les clients vont venir dépenser leurs grosses coupures, rien que pour voir.

Le patron ne sut pas quoi dire, et resta donc bouche bée pendant que les deux clients passèrent des coups de fil. Était-ce une vraie chance, une publicité néfaste ? Il n'en savait rien, il avait tout au plus le léger sentiment d'être manipulé. Ace Burton regardait la scène d'un air amusé.

Une petite demi-heure plus tard, les caméras investirent la place.

Le lendemain après-midi, à la gare, madame Seul eut l'impression d'être étrangement observée. Il lui fallut attendre d'être dans le train pour comprendre : son voisin lui expliqua que sa photo était passée au journal télévisé, ainsi que dans la presse (il lui montra le journal). L'histoire était amusante : un détective la cherchait partout et s'était attardé pour les raisons de son enquête à un café ; comme il ne payait qu'en grosses coupures, le patron, las de lui, décida de faire une « grève d'appoint » en évoquant une loi vieille de plus de deux cents ans. La presse s'était emparé de l'affaire, et le détective en avait profité pour glisser un mot de ses recherches. Bons joueurs, les journalistes avaient gardé la photo de la cliente et le numéro de téléphone du détective.

Madame Seul passa le reste du parcours à sourire, et décida de rentrer chez elle.

Monsieur Seul attendit un coup de fil particulier toute la journée, mais jamais il ne vint. Le détective avait finement joué — ou peut-être eu beaucoup de chance et de relations — mais ça ne suffisait pas. S'il savait où sa femme se trouvait, il l'aurait déjà appelé...

En revanche, ses amis, ses proches, tout le monde était maintenant au courant du départ de sa femme, et tout le monde l'appelait ou venait lui rendre une petite visite, « comme ça, en passant ».

Lorsqu'on frappa à la porte, vers vingt heures, il hésita à se déraciner des coussins. Encore un ami certainement, et il n'en avait plus envie.

« C'est moi », fit une voix douce et familière du seuil de la porte.

Et il bondit de son fauteuil, comme un diable sur ressort.

Madame Frethun reçut un coup de téléphone. Le détective qui l'avait appelée la fois dernière s'excusa platement et expliqua que ça n'était pas son mari sur les photos, et que l'enquête qu'il avait menée sur lui était négative.

Il hésita un moment à lui avouer qu'il l'avait manipulée : en lui donnant de fausses photos d'un type ressemblant de loin vaguement à son mari, il lui avait expliquée suivre une affaire de liaison extra-conjugale, impliquant monsieur Frethun. Pour les « besoins de l'enquête », il souhaitait qu'elle lui parle du décret sur l'appoint, pour qu'il puisse éloigner de sa terrasse le détective qui l'empêchait de retrouver sa maîtresse en toute sérénité... La femme était facilement tombée dans le panneau. Finalement, si faute avouée est à moitié pardonnée, faute non avouée est totalement oubliée. Il raccrocha sans rien lui dire de ses manigances.

Les journalistes avaient raison : la publicité, aussi néfaste aurait-elle pu être, avait rapporté énormément à monsieur Frethun. Il avait employé nombre de néologismes et de maximes dans un article poignant sur la dure réalité de son métier, et depuis les clients affluaient, chargés de billets un peu trop élevés pour leur consommation, et s'amusaient à réclamer leur monnaie sur un air entendu. Les blagues fusaient, mais finalement, la grande gagnante était la caisse enregistreuse.

C'était une excellente journée. Dommage qu'elle soit due à un type si exécrationnel qu'Ace Burton... étrangement disparu de la circulation.

Ace Burton était à nouveau allongé dans son canapé, profitant d'une nouvelle crise migraineuse pour essayer de résoudre une autre affaire. En vain. Un coup de maître comme celui-ci lui arrivait une fois par décennie...

Le téléphone sonna. Il en avait assez de tous ces coups de fil : remercier ses amis journalistes pour leur coup de pouce (qui aurait été inespéré sans le scandale de la grève), rassurer madame Frethun, apprendre par des inconnus que madame Seul revenait en train vers chez elle...

Vingt heures dix : le train était arrivé. Il savait déjà que monsieur Seul allait le remercier, et au nom de son efficacité, lui promettre de le payer le lendemain matin, le remercier encore et lui dire que sa vie sans elle n'était rien, qu'il l'aime, etc.

Mais malgré son mal de tête, il décrocha.